



La Mission du bibliothécaire, José Ortega y Gasset, traduit de l'espagnol Mikaël Gómez Guthard, Editions Allia, 64 p., 6, 50 euro.

Il existe, dans tous les essais d'Ortega y Gasset, une manière de traiter son sujet qui ne suit jamais un ligne droite, ni un raisonnement rationnel. Il doit faire des détours et surtout préparer le terrain de sa démonstration. C'est l'anti-cartésien par excellence. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il verse dans le bavardage ou qu'il se perd dans de vaines digressions. Quand on arrive là où il a souhaité nous conduire, tout s'éclaire. C'est le cas de

cette conférence délivrée lors du II^e Congrès international des bibliothécaires, qui a eu lieu à Madrid en 1935 et qui a été publiée dans la *Revista de Occidente* en mai de cette année-là. Il consacre plusieurs pages au début de son discours au sens qu'il faut donner au terme « mission ». Il s'interroge (et de ce fait même, nous interroge) sur le rôle que doit tenir le bibliothécaire. Il ne s'engage pas dans une étude historique, mais plutôt dans un examen du statut que recouvre une telle occupation. Il est assez curieux de remarquer qu'il a choisi pour modèle afin d'expliquer sa pensée à ce sujet la figure de Jules César : celui-ci aurait créé une mission qui, à sa mort, est morte avec lui. Mais la collectivité l'a fait renaître car elle en ressentait le besoin. L'image est frappante sans aucun doute, mais peut sembler un peu hors de propos dans un tel exposé ! Mais de toute façon, il n'a pas l'intention de dire pour quelle raison un bibliothécaire serait indispensable. Il s'engage ensuite dans une brève histoire du bibliothécaire depuis le XV^e siècle. Il fait coïncider cette fonction peu ou prou avec l'invention de l'imprimerie. C'est une vue de l'esprit car pendant l'antiquité les musées avaient en général une bibliothèque et, qu'au Moyen Age, les monastères n'avaient pas qu'un *scriptorium* : c'étaient parfois de vastes bibliothèques très riches où l'on venait de loin pour consulter tel ou tel ouvrage. Peu importe. Ce qui l'intéresse, c'est l'époque où cette fonction devient officielle et donc publique, c'est-à-dire le XIX^e siècle. La production de livres étant devenue si importante que le bibliothécaire devient celui qui est en mesure d'écartier tout ce qui peut être inutile ou superflu. De guide érudit dans le labyrinthe des livres, il se change en une sorte de gardien des régions où le lecteur risque de se perdre ou de perdre son temps. La bibliothèque n'est donc plus un temple où sont conservées des merveilles de la culture universelle, mais un dépôt où sont entreposés des publications de toutes natures, dont la plupart se révèle inutile. C'est là une métamorphose complète de ses attributions. A ce propos, il fait rappeler que les éditeurs sont obligés de faire parvenir à la Bibliothèque nationale plusieurs exemplaires de chacun des titres parus. C'est-à-dire une quantité monumentale de livres dont l'utilité n'est pas nécessairement évidente. C'est sans aucun doute la grande révolution intervenue au XX^e siècle (et déjà en sourdine le siècle précédent) à partir du moment où le marché du livre s'est démocratisé et a permis de diffuser bien des choses dépourvues de toute valeur.